

« Le jazz exprime la révolte des Noirs opprimés. »

À Paris, à 23 ans, j'ai découvert que je pouvais être considéré simplement comme un être humain.

Miles Davis, *Miles : l'autobiographie*, 2007

De nombreux musiciens en ébullition n'ont pas manqué de monter au créneau de la bonne société. On pense particulièrement à Nina Simone, Ornette Coleman, et au génial Charles Mingus, le révolté le plus indispensable. Par leur style de vie, souvent, les musiciens affichent leur différence. La détresse et la difficulté de vivre ont assombri les vies de grands *jazzmen*. Une pensée aussi pour trois destins tragiques : ceux du trompettiste Tony Fruscella, du bassiste Jaco Pastorius et du saxophoniste Joe Maini.

Dès ses origines, suite à la conquête de l'Amérique du Nord, la création de ce qui deviendra les États-Unis d'Amérique est entachée d'injustices, de spoliation des terres et de massacres. Une succession de faits qui entraîne automatiquement une révolte. La force a toujours raison, du moins pour un temps limité... qui peut durer de nombreuses générations. Reste le souvenir des millions de disparus.

Après la dispersion et le cantonnement des Indiens de toutes les tribus, la seconde faute des « conquérants » fut l'introduction d'une main d'œuvre faite d'esclaves venus majoritairement d'Afrique de l'Ouest. Que l'esclavage existât avant la découverte de l'Amérique ne change en rien ce tragique déplacement de population. Les « bois d'ébène », ces premiers esclaves, débarquent en Virginie en 1619. Les survivants, sortis des fonds de

cale, maltraités et affaiblis par les maladies, n'ont plus pour seule consolation que de rêver à un autre monde et certainement pas à ce « Nouveau Monde ». Chants d'espoir et rythmes gardés en mémoire, voilà la base de ce qui deviendra la musique du XX^e siècle : le jazz.

Toutes les contraintes, les injustices du début du XVIII^e siècle sont encore présentes dans la vie quotidienne aux États-Unis au XX^e siècle. Mais il y a une limite à l'humiliation. Au milieu des années cinquante apparaît une prise de conscience collective sur les lieux de la ségrégation, particulièrement dans les États sudistes. Dans les restaurants, les piscines, sur les plages, et même dans les églises ont lieu des *sit-in*, pour l'application du 14^e amendement de la Constitution : liberté de circulation pour tous, suppression des places réservées selon la couleur de peau.

Le Sud profond, fréquenté par les « Blancs », est réveillé par des dizaines d'autobus dans lesquels ont pris place Blancs et Noirs en provenance de Washington. Bien sûr, ces *freedom riders* ne manquent pas d'être accueillis comme il se doit par des flics blancs cogneurs. Les sudistes, admirateurs du *Ku Klux Klan*, organisent des émeutes, après l'admission en 1963 à l'université du Mississippi, du premier étudiant noir : James Meredith.

Au cœur du fief raciste de Birmingham en Alabama, une immense manifestation pacifique a lieu, tout de même sous la protection des troupes fédérales ! Il ne faut pas rêver, ce n'est pas parce qu'en 1961, la Cour suprême invalide la ségrégation que les racistes l'admettent dans leurs pratiques quotidiennes. Le 28 août 1963, date historique, l'autre facette américaine réunit 250 000 personnes autour de Martin Luther King, devant le mémorial Lincoln à Washington. Reste dans toutes les mémoires « I have a dream », « J'ai un rêve ». Martin Luther King sera assassiné en 1968. Les mouvements de résistance *Black Power* et *Black Panthers* se radicalisent.

Les luttes intestines au sein de ces groupes rappellent notre 1789. Malcom X est assassiné à son tour. Danton a croisé Robespierre.

Malgré le *Civil Rights Act*, promulgué par le président Lyndon B. Johnson en 1964, les émeutes du ghetto de Watts, près de Los Angeles, font 33 morts, des centaines de blessés, des milliers d'arrestations et plus de 170 millions de dollars de dégâts. Depuis, péniblement, l'intégration rêve à des jours meilleurs et le nationalisme noir s'étiole. Si les barrières racistes tombent, il demeure les barrières sociales, les murs d'argent, l'éducation et le savoir non partagés.

Ce rappel historique permet d'expliquer la révolte de la jeune Nina Simone. Elle se rêve concertiste classique mais se voit refuser l'entrée au *Curtis Institute of Music* de Philadelphie. En 1950, elle a 17 ans et une rage constante qui l'animera jusqu'à la fin de sa vie. Elle milite aux côtés de Malcom X et Martin Luther King. Bars et clubs de jazz vont finalement remplacer le conservatoire de musique classique.

En 1971, pour protester contre la guerre au Vietnam, elle refuse de payer ses impôts, le genre d'initiative qu'aucun gouvernement n'apprécie. Elle est arrêtée. La maladie et le désespoir ne sont pas des alliées à la fin de sa vie. Née à Tryon en Caroline du Nord le 21 février 1933, elle disparaît le 21 avril 2003 à Carry-le-Rouet, tout près de Marseille. Cette révoltée nous a laissé une version incroyable de *My Sweet Lord*, 17 minutes d'émotion, et une perle : *Black is the color*.

Autre figure exemplaire de cette combinaison du jazz et de la révolte : Charles Mingus, né à Nogales, Arizona, en 1922. À ses débuts, il est confronté au même problème que Nina Simone... Lui, c'est au violoncelle qu'il voulait percer dans l'univers du classique. Tu parles, Charles ! Et puis quoi encore ! Un gosse du ghetto de Watts, là où tu as été élevé ? Et pourquoi pas du clavecin

pendant que tu y es ? Une bonne vieille sonate de Scarlatti, Domenico et non pas Alessandro ?!

Petit retour en arrière : Mingus a 17 ans à la *Jordan High School*. Les profs et tout l'environnement lui font comprendre que le violoncelle dans les bras d'un Noir, ce n'est pas l'idéal. C'est donc à coup de « slap* » vengeur (technique de frappe des cordes de la contrebasse ou de la basse, de façon qu'elles se répercutent contre le manche en faisant un gros son !) que plus tard, sa contrebasse résonne dans la tête des « swing mous » du classique et des pratiquants d'un jazz traditionnel...

Comble de malchance, Mingus est métis : trop clair pour les Noirs, trop noir pour les Blancs. Il a heureusement la chance d'être bâti et baraqué comme un déménageur de piano. Piano qu'il jouait d'ailleurs avec un doigté original.

Ce tendre au grand cœur, sensible aux femmes et épicurien, est révolté face à toutes les injustices et les attitudes mesquines. En 1949, il fait partie du trio du vibraphoniste Red Norvo, avec le guitariste Tal Farlow. Le trio marche bien et deux ans plus tard, ils sont invités à passer sur une chaîne télévisée. À la condition que le plus bronzé des trois soit remplacé pour l'occasion. Red Norvo se transforme alors en carpette et laisse tomber Mingus. Mais croyez le bien, du fond de sa tombe, à Santa Monica, Californie, il entend encore, les nuits de pleine lune, la voix tonnante de Charles Mingus, le traiter de lâche et de noms d'oiseaux qui ne sont jamais montés dans l'arche de Noé.

Le même grandissime Mingus souhaite, c'est son rêve, faire partie de l'orchestre de Duke Ellington. Le rêve se réalise en 1953. Il ne dure que deux semaines. Duke Ellington n'y est pour rien, mais apparemment, le tromboniste portoricain Juan Tizol, à qui l'on doit deux des plus célèbres standards du jazz, *Caravan* et *Perdido*, en veut à Mingus. Que les querelles se déroulent

dans la vie, le Duke peut le supporter, mais sur scène, c'est inacceptable. Le jour où Mingus décoche une énorme mandale sur la face du tromboniste, Ellington décide de se passer du talent de Mingus.

Sa dernière compagne, Sue Mingus, dans le livre qu'elle lui consacre, *Pour l'amour de Mingus* (2003), raconte qu'en sortant d'un restaurant un soir à New York, Mingus fait signe à plusieurs taxis, aucun ne s'arrête. Mingus, fou de colère, prend alors une chaise et s'installe au milieu de la chaussée, en vociférant contre tous les chauffeurs de taxis racistes. Cette attitude est toujours considérée comme excessive de la part de ceux qui n'ont jamais été humiliés.

Autre savoureuse attitude de Mingus, lors d'une interview donnée à Paris en 1971 et recueillie par Abbas. Elle mérite le détour. Au journaliste qui roucoule en posant des questions, Mingus commence par arrêter le délire sur l'art pour l'art, en disant que la plupart des musiciens jouent pour de l'argent, un point c'est tout... Autre question, et c'est vraiment pour cela que le jazz est différent. Aucun artiste d'autre « spécialité » n'oserait répondre à la question : « Vous intéressez-vous à d'autres arts, peinture, cinéma ? » « Oui, oui : les films pornos, dit Mingus. On peut en voir ici ? Pour cela, Copenhague est formidable ! » répond-il, resplendissant de bonne humeur.

Dernière question, et la réponse nous conduit directement au paradis. « Vous, Mingus, considéré comme un *jazzman* agressif, révolté, vous êtes devenu plus sage, vous semblez détendu. » Réponse de Mingus : « J'ai accepté beaucoup de choses, tout le monde parle de changement... Eh bien, commencez par changer les toilettes que vous avez en France, où il faut s'accroupir... C'est pas très civilisé tout cela. » Il n'y a qu'un homme libre qui s'exprime comme cela !

Et puis j'oublie l'essentiel dans notre Panthéon. Charles Mingus est le plus inventif, celui qui brasse tous

les instruments. Il n'y a jamais de planqués dans les formations de Mingus. Ils montent tous au créneau pour défendre la plus enthousiasmante des musiques, tous genres confondus. Il ne suffit pas d'écrire une musique en la dédiant à une juste cause pour qu'elle soit immédiatement géniale. Les faits nous montrent que tout un tas d'escrocs mettent en avant des idées à défendre sans rien composer. Lorsque Mingus crée *Fables of Faubus*, en 1959, contre le gouverneur de l'Arkansas, Orval Faubus, raciste notoire qui refusa l'entrée à l'université de Little Rock à 15 élèves noirs, non seulement il est dans le rôle du parfait républicain militant pour la liberté, mais en plus, la musique est l'une des plus belles du siècle. Dans cette composition, les paroles disent ses quatre vérités au gouverneur de l'Arkansas. Columbia, comme toutes les « majors », est courageuse : de peur de froisser le gouverneur crapule, elle fait retirer les paroles du disque qu'elle édite. Là encore, Charles Mingus réagit et quitte Columbia pour le label indépendant Candid.

Charles Mingus mérite d'être le premier dans notre temple des préférés. C'est le président le plus sous-estimé des États-Unis, Jimmy Carter, qui lui rendit hommage en l'invitant à la Maison Blanche le 18 juin 1978. Atteint d'une maladie rare et incurable, une sclérose amyotrophique, Mingus disparaît le 5 janvier 1979 à Cuernavaca au Mexique, et ses cendres, à sa demande, sont dispersées dans le Gange.

RÉFÉRENCES MUSICALES

- Nina Simone – « Black Is the Color » – Album *Black Gold* – Label BMG n° 82876596242
- Nina Simone – « My Sweet Lord » – Album *Emergency Ward* – Label BMG n° 92262
- Charles Mingus – « Fables of Faubus » – Album *Mingus At Um* – Label CBS n° 4504362
- Charles Mingus – Album *A Modern Jazz Symposium* – Label Bethlehem n° 60152
- Charles Mingus – Album *Oh Yeah* – Label Atlantic n° 8122737482